



NON-ALIGNEMENT

Une maison d'édition a cette sorte d'effet sur le lecteur: elle ne se compare à aucune autre, elle demeure secrètement construite sur des rencontres au fil des jours, des années, et exprime au besoin les soucis qui la navrent. Chaque responsabilité nouvelle, en matière de textes à publier, développe un esprit de découverte marqué par des écarts envers les normes prétendues, les fébrilités mondaines et, si l'on peut dire, l'ennui vers lequel se porte toute option banalisée quant à la forme et au fond du livre ou du recueil que l'on désire voir paraître.

NON, PAS CE SOIR, LA TRAME a 10 ANS

Blodie Antoine, Hélène Amouzou, Bachelot/Caron, Lucile Bertrand, Annick Blavier, Louise Bourgeois, Fellen/Massinger, Filip Francis, Anne Fontenelle, Pélagie Gbaguidi, Anne de Gelas, Jérôme Giller et Nolwenn Dequiedt, Michel Hannique, Anne Leleuvre, Daniel Locus, Sandrine Lopez, Karinne Marenne, Patricia et Marie-France Martin, Cécile Massart, Kumi Oguro, Kevin Reynaert, Studio 21bis, Bob Verschueren, Bernard Villers et Dorothée Wycart.

MUSÉE D'IXELLES
71 RUE JEAN VAN VOLSEME,
1050 BRUXELLES
WWW.MUSEEIXELLES.BE
DU 16.06 AU 4.09.2011

LA TRAME
33 RUE DAUTZENBERG,
1050 BRUXELLES
WWW.LATRAME.ORG

L'actualité littéraire et plastique donne à *la trame* l'occasion de prouver que de telles considérations, loin de lui être inconnues, témoignent en ce qui la concerne d'une vraie ligne éditoriale. Mais qu'est-ce au juste que *la trame*? Lorsqu'elle en parle, Annick Blavier exprime la nécessité de réunir des auteurs, de les faire se croiser "ensemble et librement" avant de les imprimer. Attentive aux questions qui lui sont posées, elle s'enthousiasme au rappel de ce qui fut durant maintenant une décennie un travail mais davantage une joie, sans rapport avec les poids et halèters que le contexte où évolue l'ambition de servir le livre désigne souvent. Et elle souligne que bien des éclairages inédits attendent celles et ceux qui se rendent à l'exposition que *la trame* présente au musée d'Ixelles, entre les murs de sa Salle grise. Cette exposition, justement, si elle est ponctuelle, et si elle offre de prendre mesure de l'absence de règles qui, à la poursuivre avec tant d'obstination, incarne pour finir la seule règle mise en œuvre par *la trame*, ne peut en aucun cas être comprise comme un point fixe, ou un point d'arrêt. Tout d'abord parce qu'elle bénéficie de collaborations jouant de leur éclectisme, témoignant d'une ouverture continue à l'apport, à l'invention d'autrui, entre "je" et "nous", et, de surcroît, parce qu'elle insiste sur la singularité de la notion de lieu, lequel devient pareil à un accord

musical, à une convocation de présence où se trouvent placés sous tension les échos réciproques entre instance d'écriture et dispositifs divers, de la prise-écran au pur emblème visuel. Nous voici très loin de la foire d'empoigne "culturelle" et des clichés, hostiles au partage des intuitions, qui abondent dès qu'il s'agit de rapprocher texte et regard. Arnaud Matagne et Dorothée Wycart, organisateurs, avec Annick Blavier, de l'événement, ont su lui consacrer de bonnes forces: il est vrai que tous deux sont actifs à *la trame*, qu'ils ont le réflexe de se dégager des conformismes qui ordinairement enferment dans un étai les démarches accomplies sous le signe de l'image, ou bien sous celui, offre d'une métamorphose du réel en foyer mystérieux, de l'installation.

La vie d'une édition tient en peu de dates – ou en beaucoup. Dix ans d'existence, c'est mettre un pied devant l'autre et avancer, quand on a le goût de prendre des risques, comme si le lointain que l'on a longtemps souhaité rejoindre acquerrait la valeur d'une cible pour tireur à l'arc. Quiconque ayant aimé la compagnie de la bibliothèque connaît le prix du temps qui s'attache à une collection choisie, à une rangée d'ouvrages à la tranche de couverture identique ou non. Des mots qui ont ému, à l'enfance et plus tard, des idées qui ont permis que l'on grandisse en dehors de certaines mythologies sociales et affectives, rien ne disparaît entièrement – mais rien non plus de la chair des volumes que les mains ont saisis ou repris, et il semble que *la trame* n'ait cessé de s'en souvenir. Gilles Deleuze a, pour cette raison, été invité ici comme un hôte exceptionnel. Avec ses pairs, même si les idiomes varient, si le chant se distingue de l'expression conceptuelle, il quitte le rôle de tuteur obligé que la coutume, quel dommage!, impose en guise de préséance alors que c'est d'aspiration qu'il faudrait parler. Le rhizome deleuzien inspire actes et récits du monde qui se trament, signalant que la pensée repose sur un toucher collectif et ne s'intègre à de l'inachevable que grâce à la perception sensible. Ce qu'une édition se devait sans doute de prendre en compte.

Annick Blavier est plasticienne, Dorothée Wycart également, leur dialogue avec Arnaud Matagne, historien d'art, insiste sur la convergence de parole. La formule forgée par le critique Pierre-Louis Humbert, "*juxtapositions intrépides*", définit ainsi le programme qu'applique, au gré de vents adverses mais que l'irrégularité de leur survenue rend étrangement complices, le journal de "*la maison*", intitulé *Non, pas ce soir*. Les signatures s'y montrent aussi multiples et hétérogènes que dans les "classiques" qui, de leur côté et sur le mode du cahier mince, docile à la paume, doté d'un grain qui n'a aucune honte à réprimer derrière une froideur de façade, retiennent par la richesse de leur contenu d'éléments en fusion. Le journal se feuillette en grande largeur, on a l'impression de brasser de l'eau: légèreté du support, énergie chromatique, contraste fluide entre les noirs et les blancs, choc engendré par des photographies qui ne se privent pas de jeter au visage quelques poncifs d'idolâtries détournés avec justesse, que ce soit eu égard à la situation des femmes dans la modernité ou à l'influence du radicalisme politique que nombre de gouvernements actuels honorent en balisant l'opinion à l'aide de sémaphores de peur. Les articles y décochent de sérieux coups de semonce et ni les idéologies dénonciatives, ni les discours où s'affichent des fausses sciences ne sont épargnés.

Mais que serait l'ironie sans la poésie? Elle guide les passeurs intransigeants qui, par notes en mosaïque, émaillent les pages des cahiers. Ceux-ci sont de deux catégories, l'une – appelée *En vis-à-vis* – insistant sur un aspect de contact, et l'autre – *Petites histoires* – plutôt sur l'intime. Les noms réunis sont célèbres, et parfois aussi ils apparaissent pour la première fois: les personnalités sont d'un intérêt remarquable, les phrases et paragraphes qu'elles donnent s'emplissent d'une relation à l'être qui suppose vaincu le dessein d'entrer dans le rang.

Aldo Guillaume Turin